

Orpheline léguée (L'), comédie en trois actes, en vers libres

Auteur : Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

83 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en 3 actes et en vers libres](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-13217

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12002643v>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques 78-[1] p. ; in-12

Date1765 (date de la 1ère édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, Veuve Duchesne

Relations entre les documents

[Collection Anglomane, ou l'Orpheline léguée \(L'\)](#)

Cet ouvrage a pour version approuvée :

[Anglomane, ou l'Orpheline léguée \(L'\), comédie en un acte et en vers libres, par M. Saurin, ... \[Fontainebleau, Comédiens français, 5 novembre 1772 ; Paris, 23 novembre 1772.\] Suivie d'une Épître à un jeune poète qui veut renoncer aux Muses](#) □

Collection Anglomane, ou l'Orpheline léguée (L')

[Anglomane, ou l'Orpheline léguée \(L'\)](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence

Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-

Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélémy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781), *Orpheline léguée (L')* comédie en trois actes, en vers libres, 1765 (date de la 1ère édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/130>

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

L'ORPHELINE
LÉGUÉE,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES,
EN VERS LIBRES;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoise:

*Représentée, pour la première fois, par les
Comédiens Français ordinaires du Roi, à
Fontainebleau, le 5. Novembre, & à Paris
le 6. 1765.*

Le Prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

13217

(2)

P R E F A C E.

Habent sua fata libelli.

SI j'en crois plusieurs de mes Amis, j'ai eu tort de donner à ma Piece le titre de l'*Orpheline léguée*; ce titre annonce une Comédie d'un tout autre genre que la mienne. On croit que le principal Rôle sera celui de l'*Orpheline*: on s'attend à trouver un grand intérêt qui roule sur elle, le Public s'arrange pour cela, les têtes se montent; & lorsqu'au lieu d'un comique d'intérêt on trouve un comique de caractère, malheur à la Piece. Dans le premier, on veut que les Scènes tiennent nécessairement à l'action; dans le second, il suffit qu'elles tiennent au sujet. Le jour sous lequel on se présente au Public n'est donc pas indifférent; & c'est une mal-adresse à l'Auteur de prévenir les Esprits, par un titre qui ne tient pas ce qu'il semble promettre. Ce raisonnement me paroît juste, & je n'y vois d'autre réponse que d'avouer mon tort: la vérité est que j'ai voulu prendre un titre qui ne fut pas ambitieux, & que je n'ai pas senti la conséquence de celui-ci, qu'il seroit à présent inutile de changer.

A ij

Je ne sais si j'ai besoin de dire que, dans cette Comédie, je n'ai pas prétendu jeter du ridicule sur les Grands Hommes qu'a produit l'Angleterre : je les admire & je les respecte ; je n'ai voulu attaquer que cet enthouiasme aveugle de nos *Anglomanes*, que cette espèce de culte qu'ils rendent aux Auteurs Anglois, peut-être moins pour les exalter, que pour rabaisser des Compatriotes. *Shakespeare* étoit assurément un Génie du premier ordre ; mais on ne peut nier qu'à côté des beautés les plus sublimes, on ne trouve, dans ses Pièces, de monstrueuses absurdités : les beautés sont à lui, les défauts sont à son siècle, je le veux ; mais qu'on reconnoisse au moins que ce sont des défauts, & qu'on ne réponde pas ce que M. *Dacier* répondoit sur les défauts d'*Homere* les plus marqués : *Cela n'est que divin.*



A MA FEMME.

Fa sola voluptas,
Solamenque mali,

M A Femme , qui n'es pas ma Femme ;
On pluët ma Femme qui l'es ,
Reçois l'hommage de ce Dranle ,
Digne d'un plus heureux succès ,
Si j'en crois d'illustres suffrages ;
Mais tu me consoles de tout :
Et si mes trop foibles Ouvrages
Du Public flattent peu le goût ,
Om diète de moi-même ! & moi-même la plus chère !
Je quitte le pénible emploi ,
L'étude ingrate de lui plaire ,
Pour ne songer qu'à plaire à toi:
Mon cœur te doit un nouvel être ,
J'ignorois le bonheur , tu me l'as fait connôître ;
Des fleurs de ton printemps tu fumes mon déclin ,
Et tu rends le soir de ma vie
Mille fois plus digne d'envie ,
Que ne fut jamais son matin.

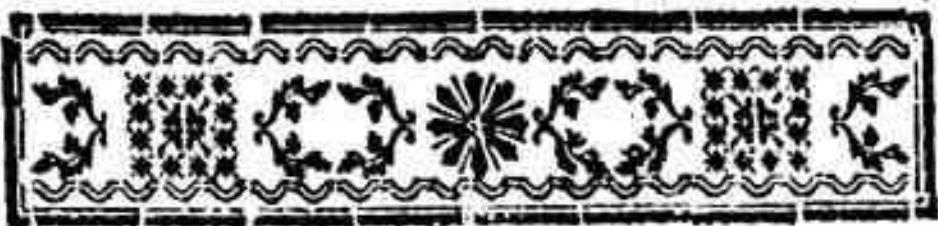
Nota. L'Auteur a fait ces Vers au sortir de la première
Représentation : le Public s'est montré plus indulgent dans
les suivantes.



A C T E U R S.

ÉRASTE,	M. Préville.
SOPHIE, <i>parente d'Erasfe</i> ,	Mlle. D'Oigny.
BÉLISE, <i>Sœur d'Erasfe</i> ,	Mde. Préville.
LISIMON, <i>ami d'Erasfe</i> ,	M. Brisard.
DAMIS, <i>Nevcu de Lisimon, sous le nom de Blacmore</i> ,	M. Molé.
FINETTE, <i>Suivante</i> ,	Mlle. Luzi.
L'OLIVE, <i>Valet d'Erasfe</i> ,	M. Auger.

*La Scène est dans un Sallon de la Maison de
Campagne d'Érasfe.*



L'ORPHELINE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE. PREMIERE.

DAMIS, *en habit à l'Angloise avec une petite perruque ronde.* FINETTE, *avec un petit chapeau à l'Angloise.*

FINETTE, *avec surprise.*

C'EST vous, Monsieur Damis?

D A M I S.

Chut! Blacmore est mon nom:
De plus, Anglois; souviens-t-en.

FINETTE.

Bon:

De ce déguisement, que fau-il que j'angure?

A iv

8 L'ORPHELINE,

D A M I S.

Tu le sauras ; mais , par quelle aventure
Te rencontré-je en ce logis ?
Lorsque je quittai ce Pays ,
Pour faire un tour en Angleterre ,
Chez la Marquise d'Enneterre

Tu servois.

F I N E T T E.

Il est vrai ; mais , avec de gros biens ,
Prodigue par caprice , avare par nature ,
Elle est impérieuse & dure ,
Ne hait que son Époux , & n'aime que ses chiens :
Que sans cesse , pour eux , il fut maltraité ; passe ,
C'est un Mari ; mais moi ! j'en devins bientôt lasse ,
Un beau jour je quittai Madame & ses Gredins .
Enfin , je sers ici .

D A M I S.

Tant mieux : pour mes desseins
Je t'y trouve à propos ; j'espere que Finette
N'aura pas oublié que je suis libéral .

F I N E T T E.

Ma mémoire , Monsieur , n'est pas toujours bien nette ;
C'est-là , je l'avouerai , mon défaut capital .

D A M I S , lui présentant une bague .

Voici , pour t'en guérir , une sûre recette .

F I N E T T E , avec une r vérence .

On ne refuse point le remede à son mal .

Çà , pour bien m'acquitter , parlez : que faut-il faire ?

D A M I S .

Me mettre au fait d'Eraste & de son caractère ,

Je n'en suis instruit qu'à demi .

C O M É D I E.

9.

F I N E T T E.

Lisimon, cependant, est son meilleur ami ;
C'est votre Oncle.

D A M I S.

S'il faut qu'Eraste lui ressemble,
C'est un Philosophe parfait ;
Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble,
J'étois absent.

E I N E T T E.

Votre Oncle est un Sage, en effet ;
(S'il est pourtant permis à quelque homme de l'être :)
Eraste l'est bien moins qu'il ne le veut paroître ;
Lisimon a sur lui le plus fort ascendant,
Et l'a déjà sauvé de plus d'une méprise ;
Il condamne, sur-tout, & sans ménagement,
La singularité dont son ame est éprise.

D A M I S.

Apprends-moi donc

F I N E T T E.

Voyez d'abord le beau côté :
Eraste a le cœur noble & plein d'humanité ;
Nous l'aimons tous tant que nous sommes,
Car, malgré l'inégalité,
Ses Valets sont pour lui des hommes.
Une chose, sur-tout, l'honore infiniment.

D A M I S.

Eh ! quelle est cette chose ?

F I N E T T E.

Un trait rare.

D A M I S.

Comment ?

A iv

40 L'ORPHÉLINE;

FINETTE.

Sophie.... (Elle s'arrête en regardant Damis.)

DAMIS, vivement.

Eh bien ! achève donc. Sophie... ;

FINETTE.

Oh ! oh ! quel feu ! Je gageois ma vie... ;

DAMIS.

Ne gage point, & finis promptement.

Tu disois donc que Sophie.

FINETTE.

Un moment :

Je disois que Sophie eut pour Pere Pirante ;

Que par le sang & l'amitié,

Il fut, avec Eraste, étroitement lié ;

Que d'une fortune brillante,

Dépouillé par un coup du sort,

La douleur lui donna la mort :

Sophie étoit lors en bas âge ;

Et son Pere, pour héritage,

N'avoit à lui laisser qu'un fonds très-déctié,

L'amitié d'un parent : qui s'y seroit sié ?

Pirante osa compter sur elle.

Et par un Testament d'espece fort nouvelle,

Il fit l'honneur à ce parent,

Non de recommander à ses soins son Enfant,

Mais de le subroger en sa place de Pere ;

En un mot, comme un don, imposant ce devoir,

De sa Fille, à nourrir, éléver & pourvoir,

Il fit Eraste Légataire.

C O M É D I E.

21

D A M I S.

Qu'un tel acte est noble & touchant !
Il n'est qu'un cœur véritablement grand,
Qui soit capable de le faire.

F I N E T T E.

Eraste en étoit digne. A peine, encor majeur ;
Il accepta son legs comme un très-grand honneur,
Sans pourtant y mettre de faste :
Un Couvent fut l'asyle où des soins assidus
Ont formé Sophie aux vertus :
Elle comptoit seize ans, quand une sœur d'Eraste...

D A M I S.

Quelle est cette Sœur ?

F I N E T T E.

Entre nous,
C'est un composé rare, & qui par fois allie
Un bon sens étonnant à beaucoup de folie.
Veuve, graces au Ciel ! de son troisième Epoux,
Elle vint demeurer au logis de son Frere ;
Notre Orpheline alors quitta son Monastere.

Un an depuis s'est écoulé,
En sorte que, tout calculé,
La pauvre Enfant se trouve âgée
De dix-sept ans, & partagée
De trésors qui s'en vont croissant
Chaque jour & s'embellissant.

A vj

L'ORPHELINE;

DAMIS.

Ah! Finette, qu'elle est charmante !
 Au Couvent où Sophie a d'abord demeuré,
 Habite une mienne parente,
 Que vient voir quelquefois cet objet adoré . . .

FINETTE.

C'est donc là que Sophie, offerte à votre vue . . .

DAMIS.

C'est-là que pour jamais j'ai fait vœu de l'aimer.

FINETTE.

Comment s'en empêcher ?

DAMIS.

Si beauté t'est connue.

FINETTE.

Et je scias que votre âge est prompt à s'enflamer.

DAMIS.

Mais n'avoueras-tu pas qu'un charme inexprimable . . .

FINETTE.

Vous l'aimez, Monsieur? Tout est dit . . .

Comme sa propre Fille, Eraste la chérit ;

Et c'est, à cet égard, un homme incomparable.

DAMIS.

Je le trouve très-respectable.

FINETTE.

Voyez à présent le revers :

Il s'est fait singulier, pour être Philosophe ;

C'est la source de cent travers,

Qui, de tout le Public, lui valent l'apostrophe

 Du plus grand fou del'Univers.

Placé dans la Magistrature,
 Où l'on vante, à bon droit, son savoir, sa droiture;
 Il faut bien qu'à la Ville il en porte l'habit:
 Mais, dans cette campagne, où d'ordinaire il vit,
 On s'habille, on se coiffe & l'on *toste* à l'Angloise:
 (J'estropiai long-temps ce mot encor nouveau.)
 A son œil prévenu, sans un petit chapeau,
 Il n'est point de Femme qui plaît.

D A M I S.

Je trouve qu'en effet il te fied assez bien:
 Mais je crois qu'à Sophie....

F I N E T T E.

Oh ! sans doute... Il n'est rien

Qui d'Eraste obtienne l'estime,
 Si, venu d'Angleterre, il n'en porte le sceau.
 Chez ce Peuple tout est sublime;
 Et chez nous, il n'est rien d'utile, ni de beau.

D A M I S.

Que cette Nation libre, noble, éclairée,
 Par Eraste soit admirée,
 Est-ce donc un cas si nouveau?
 Elle est respectable.

F I N E T T E.

Sans doute :

Mais exclusivement la vouloir estimer!
 Tout admirer chez elle; & chez nous tout blâmer!
 Soutenir qu'autre part personne ne voit goutte!

D A M I S.

Il a grand tort, à mon avis;
 Tout Peuple a ses défauts, & tout Peuple a son prix.

14 L'ORPHELINÉ,

Mais à des préjugés, s'il faut que l'on se livre,
Par préférence un Citoyen doit suivre
Ceux qui lui font aimer son Prince & son Pays.

FINETTE.

'Fort bien : mais c'est-là sa manie.
Il prétend même que Sophie
Apprenne incessamment l'Anglois.

DAMIS.

Tu vois son Maître.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien surprise ?

FINETTE.

'Aux Belles, je le sc̄ais, vous parlez bon François ;
Mais sc̄avez-vous l'Anglois ?

DAMIS.

Sottise.

Enseigner ce qu'on ne sc̄ait pas,
Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde?
Que de gens à Paris bien vêtus, gros & gras,
Dont, sur ce beau festet, la cuisine se fonde !

Des Anglois Eraste fait cas ;
Mais pour lui, n'a-t-on dit, leur langue est de l'Arabe.
Il n'en sc̄ait pas une syllabe :
Moi, j'en puis écorcher quelques mots au besoin,
Odidou, Miss? Kiss-mi.

FINETTE.

Ce mot a de quoi plaire.

C O M É D I E.

15

D A M I S, voulant l'embrasser.

Il faut te l'expliquer.

F I N E T T E.

Épargnez-vous ce soin.

D A M I S.

Je suis muni d'une Grammaire.

Londres, fut un tems, mon séjour ;

Et puis j'aurai pour moi la Fortune & l'Amour.

F I N E T T E.

L'Amour ! vraiment Eraste en condamne l'usage :

Avec ce regard tendre & ce joli visage,

(Jugez combien cet homme est fou !)

De sa jeune Pupille il prétend faire un Sage,

Qui, renonçant au Mariage,

Dans sa retraite de hibou,

Perde, à Philosopher, le plus beau de son âge,

Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout son soûl.

D A M I S.

Il faut m'aider à rompre un projet si blâmable.

F I N E T T E.

Mais Sophie, à vos vœux, est-elle favorable ?

D A M I S.

Mon amour n'a point éclaté :

Mes regards seuls ont pu lui déclarer ma flamme ;

Je croirois cependant avoir touché son ame,

Si ses yeux ne m'ont pas flatté.

16 L'ORPHELINE,
FINETTE.

De son cœur ils sont la peinture.
La naïve Sophie, en sa simplicité,
Est une glace encor pure,
Qui réfléchit la Nature
Dans toute sa vérité.

DAMIS.

Mais j'ai pu me tromper moi-même :
Sophie ignore encor à quel excès je l'aime ;
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeste à vingt ans ! tandis qu'en cheveux gris,
Il est tant de fâts honoraires !
Vous êtes un Phénix ; & l'on ne voit plus guères...
Mais Eraste s'avance... Adieu.
Il est très-important de prévenir Sophie :
Je m'en charge.

DAMIS.

A tes soins mon amour se confie.



S C E N E I I.

D A M I S , É R A S T E *vêtu à l'Anglaise.*

É R A S T E .

P ARDONNEZ-MOI , si dans ce lieu
Je me suis un peu fait attendre :
J'étois allé , Monsieur , faire un tour de jardin.

D A M I S .

Par le tems qu'il fait ce matin ?

É R A S T E .

Oui. Cela paroît vous surprendre ?

D A M I S .

Oh ! point.

É R A S T E .

Cela pourtant , devroit vous étonner.
Un déluge nouveau semble inonder le Monde :
Mais , par ces tems-là , moi j'aime à me promener ;
Ils tempèrent les feux dont cette tête abonde ,

Ma cervelle n'est pas de fer.

Et dans les fougues du génie ,

J'ai besoin de prendre la pluie ,

Comme un autre de prendre l'air.

D A M I S .

A la bonne heure. En Angleterre
On n'étonne personne en étant ce qu'on est.

28 L'ORPHELINE,
ÉRASTE.

'Ah ! si dans ce pays j'avois un coin de terre !
Mais venons à vous, s'il vous plaît,
Et faites-moi, Monsieur, la grâce de me dire
Quel motif, chez moi, vous attire ?

DAMIS.

Je pourrois alléguer la curiosité :
La France, dans son sein, n'a point de rareté ;
Qui doive, plus que vous, attirer la visite
D'un Étranger curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'accuse, Monsieur, de singularité ;
Et vous m'en trouverez, peut-être :
Mais en voyant ce que les hommes font,
Je m'applaudis que le Ciel m'ait fait naître
Si différent de ce qu'ils sont.

DAMIS.

Permis à vous, Monsieur, de l'être.
Moi je suis ce Maître d'Ang'oïs,
Dont on vous a parlé sous le nom de Blacmore.

ÉRASTE.

Dorante, hier, m'en entretint encore :
Il me dit qu'à l'accent on vous croiroit François.

DAMIS.

Mes premiers ans se sont passés en France,
Et l'accent, comme on sait, se forme dans l'enfance.

ÉRASTE.

Vous avez bien le nôtre... à quelque chose près.
Dorante fait de vous un grand éloge ; mais

A votre physionomie,
 Beaucoup plus qu'à lui je m'en sie :
C'est ma pierre de touche , à moi ; je m'y connois !
 Jamais je ne consulte qu'elle ,
 C'est le plus sûr des répondans :
 Pris sur la mine , un de mes gens ,
Un beau jour , il est vrai , m'importe ma vaisselle ;
 Mais avec soin rappellant tous ses traits ,
 Je m'apperçus qu'en l'observant de près ,
 J'avois dû voir , dans sa vue incertaine ,
 Je ne scâis quoi , qu'on démêloit à peine :
On se peint dans ses traits , comme dans un miroir ;
Loke l'a dit.

D A M I S.

Je crois . . .

É R A S T E.

Par exemple , à vous voir ;

Vous êtes un penseur.**D A M I S.**

Oht Monsieur...

É R A S T E.

Je parie

Que sur vous le beau sexe a fort peu de pouvoir ;
 Que l'Amour , à vos yeux , n'est rien qu'une folie ;
 Hem . . . Suis-je pénétrant ? Admirez-vous ?

D A M I S.

Jamais

Je n'admire.

É R A S T E , d part.

Cet homme est diablement Anglois ;
 (*Haut.*)

Voici ma sœur Bélice , & la jeune Sophie.

sq L'ORPHELINE,

S C E N E I I I.

SOPHIE, BELISE, DAMIS,
ERASTE.

ERASTE.

SOPHIE, approchez-vous, voilà le Précepteur. :
De l'embarras ! de la rougeur !
SOPHIE, *à part.*
Finette, en vain, m'a prévenue ;
Je ne puis... .

BELISE, *d Sophie.*

Pourquoi donc baisser ainsi la vue ?
Ce Maître-là ne fait pas peur,
Et Monsieur est fait de maniere
A trouver plus d'une Écoliere.

ERASTE.

Eh bien ! ma sœur, vous n'en vaudrez que mieux !
Étudiez la langue Angloise,
Il peut fort bien montrer à deux.

BELISE.

Moi ! de l'Anglois ! à Dieu ne plaît !

DAMIS, *bas d Sophie.*

Si vous me découvrez, vous me donnez la mort.

(Pendant cette Scène on a apporté la table à
thi, sur laquelle Finette a tout arrangé.)

ERASTE *d Damis.*

A l'Angloise, de bon accord ,

Ici le déjeuner les matins nous rassemble ;
 Ma Pupille verse le thé.
 Asseyons-nous.

(*Ils se placent autour de la table & Sophie verse le thé.*)

E R A S T E d Sophie.

La main vous tremble;

B E L I S E.

Vous n'avez point votre gaieté;

S O P H I E.

Depuis un tems je l'ai perdue.

B E L I S E.

Comment ?

S O P H I E.

Je ne sais pas comme elle étoit venue ;

Je ne sais pas comment elle a pu me quitter.

D A M I S.

Peut-être qu'en ce lieu ma présence vous gêne;

S O P H I E.

Oh ! vous n'en pouvez pas douter !

E R A S T E.

De ce discours naïf n'ayez aucune peine ,

Elle n'a vécu qu'avec nous :

Quand elle aura reçu quelques leçons de vous ;

Elle sera plus à son aise.

Allons , près de Monsieur , avancez votre chaise,

Pourquoi vous tenez-vous si loin ?

S O P H I E.

Mais , Monsieur , il n'est pas besoin . . .

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, L'OLIVE.

L'OLIVE, donnant une Lettre à Eraste

UN E Lettre de Londre. (Il sort.)

ERASTE.

d Damis.

Ouvrons... tenez, mon Maître;

C'est de l'Anglois, lisez ; ce que j'y puis connoître,

C'est qu'elle est de Cobbam.

DAMIS,

Fort bien.

ERASTE.

Le bon Milord,

Blessé que notre langue étende son empire,

Possède le François & ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Il a tort... Ce Cobbam est votre ami ?

ERASTE.

Très-fort.

DAMIS.

Cette Lettre contient quelque secret peut-être ?

ERASTE.

Non... Un de ses Enfans se devoit marier ;

Sans doute ce billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains...;

E R A S T E.

C'est mon affaire.

D A M I S.

On ne peut le nier;

Cependant.

E R A S T E.

Lisez donc.

D A M I S, *d part.*

Je l'échapperai belle,

Si je puis... Essayons.

Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de ma Fille.

E R A S T E.

Sa fille ! Il n'en a pas.

D A M I S.

N'ai-je pas dit son Fils ?

E R A S T E.

Non.

D A M I S.

Ma bouche en ce cas

S'est méprise.

E R A S T E.

Eh bien donc ! continuez de gracie ;

D A M I S, faisant mine de lire :

Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de mon Fils, qui s'est fait à ma grande satisfaction.

E R A S T E.

Oh ! la chose à ses yeux a donc changé de face !

Ce mariage-là n'étoit point de son goût.

D A M I S.

Il vous le dit ; tenez, écoutez jusqu'au bout,

24 L'ORPHELINE.

Je n'ai pas toujours pensé de même, vous saurez les raisons qui m'ont fait changer de sentiment ; je ne vous écris qu'un mot, mais je vous dirai les détails à Paris, où je compte vous emmener dans peu..

E R A S T E.

*Il n'est donc plus si fort tourmenté de sa goutte !
Bien agréablement je me trouve surpris,
Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.*

D A M I S.

*La satisfaction... ce mariage... un Fils...
En ces occasions... la Nature sans doute...;*

E R A S T E.

Je serai bien charmé de le voir à Paris,

*Ce n'est pas un esprit frivole
Que celui-là.... Sur ma parole
Peu de gens seront de son goût.
Avons-nous des hommes en France ?
Des colifichets, & c'est tout :*

*Les Précepteurs du Monde à Londres ont pris naissance.
Aussi je meurs d'impatience,
De pouvoir, libre enfin de toute fonction,
Y voyager : de par Newton,
Je le verrai ce pays où l'on pense.*

D A M I S.

*Monsieur, on pense en tout pays :
Je ne fais si le mien l'emporte sur un autre,
Mais voyez le, & je vous prédis,
Que vous en reviendrez meilleur Juge du vôtre.*



SCENE

S C È N E V.

Les Acteurs précédens, L'OLIVE.

E R A S T E.

QUE veut l'Olive encor ?
L'OLIVE.

Monsieur;

C'est que dans ce moment un cheval vous arrive,
Qui pour un Philosophe a l'allure bien vive,
On dit qu'il est Anglois.

E R A S T E.

Voyons ; c'est un coureur
Que j'ai fait venir d'Angleterre ;
Monsieur Blacmore , allons ; Sophie , & vous, ma Sœur ;
Ne venez-vous pas ?

B E L I S E.

Non : car, à ne vous rien taire,
Mon frere , de ce païs-là
Tout me déplaît , charbon de terre ,
Philosophes , chevaux.

D A M I S.

Autre excès que cela,
Madame.

B E L I S E.

Quant à vous , Monsieur Blacmore , passe ;
Vous êtes Anglois : mais on peut vous faire grace.



B

SCENE VI.

BELISE, FINETTE.

BELISE.

SAIS-TU BIEN qu'il est fait au tour,
Finette; dans son air cet Anglois est unique,

FINETTE.

Si bien que, dans ces lieux s'il fixe son séjour,
Voilà, pour vos vapeurs, un fort bon spécifique !

BELISE.

Oh ! Finette, déjà j'en avois un tout prêt.

FINETTE.

Un tout prêt ? mais, vraiment, je vous en loue, & c'est ;

BELISE.

Un mari... Qui t'étonne ? Est-ce donc qu'à mon âge
On ne peut pas encor songer au mariage ?
Ne puis-je décentnement brûler d'un chaste feu ?

FINETTE.

Déjà y'eus trois fois, vous marier encore !

BELISE.

L'ennui se respire en ce lieu,
Et son siècle poison lentement me dévore !

F I N E T T E.

Oh ! vous languirez moins en prenant un époux . . ;
Et ce mortel chéri de vous

Est jeune ?

B E L I S E.

De mon choix tu loueras la sagesse :

Il n'a pas le bon air de tous nos jeunes gens ,
Qui se livrant à la mollesse ,
N'ont déjà plus , avant trente ans ,
Que les travers de la Jeunesse :
Il n'est point vieux dans son principe ;
Surtout il n'est point Philosophe :
Son esprit est de mince étoffe ,
Il en faut convenir ; mais tant mieux : en un mot ;
Je ne l'ai pas choisi pour faire une épigramme.

Quand un époux aime sa femme ,
Et l'aime bien , ce n'est jamais un frot.

F I N E T T E.

On ne peut mieux penser , Madame ,

Ni plus sagement se pourvoir :

Mais mon esprit a beau se mettre en quête ;

Je cherche en vain , & ne puis concevoir

Où vous avez pu faire une telle conquête .

Je ne connois personne ici

Qui ressemble au portrait ,

B E L I S E.

Aussi ,

Bij

Est-ce en Sologne que nous vivons,
 Mon frere & moi , l'original,
 Au voyage que nous y fimes:
 Sans vanité l'on n'est pas mal ,
 On est encor fait pour plaisir.

Cet homme avoit du goût : bref, avant mon retour,
 Nous convînmes de tout à l'insçu de mon frere ,
 Et mon Amant , peut-être , arrive dans ce jour.
 Tu vois qu'il est bien tems que mon secret éclate ,
 Qu'à mon frere j'en fasse part.

FINE TTE.

Vous avez attendu . . .

BELISE.

Je t'entends , un peu tard ;
 Mais c'est un esprit dur & qui jamais ne flage ;
 Et c'est toujours avec regret
 Qu'à ces gens-là l'on se confie.

FINE TTE.

Quand on veut faire une folie:
 Il faut en pourra bien taxer votre projet;

BELISE.

Il faut qu'il file doux . . . J'ai surpris son secret;

FINE TTE.

Quoi donc ?

BELISE.

Notre prétendu Sage . . .

(Je te croyois de meilleurs yeux.)
 Tous ses discours fastidieux
 Contre l'Amour.

F I N E T T E.

Eh bien ?

B E L I S E.

Vain étalage;
 Système de l'esprit démenti par le cœur.
 Dans le fond de l'âme il adore...;

F I N E T T E.

Quoi ?

B E L I S E.

Sophie... Elle est son vainqueur ;
 Sans qu'à peine il s'en douté encore.

F I N E T T E.

Vous m'y faites penser : oui... je crois qu'en effet...

B E L I S E.

Oh ! j'en suis sûre , moi ; Finette , c'est un fait :
 Il l'aime.

F I N E T T E.

En ce cas-là nous aurons de quoi tirer;

B E L I S E.

Viens , faisons le moment de lui dire
 L'engagement que je prétends former.

Bijj

L'ORPIELINE, FINETTE.

Oh ! parbleu , de votre morale,
Venez encor nous assommer ,
Monsieur le Philosophe , & nous tailler d'aimer ;
Nous vous renverrons bien la balle.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, seul.

OUE vont devenir mes projets ?
 Que dira Lilimon ? ô Ciel ! quelle est ma honte !
 Après mille combats secrets,
 Sophie... un enfant me surmonte !
 D'où naît donc son pouvoir sur moi ?
 Elle a mille attraits en partage,...
 Eh bien ! des yeux, un teint... est-ce donc là de quoi
 Renverser la tête d'un Sage ?
 Qu'est-ce que la beauté ? Rien qu'un vain assemblage
 De traits & de couleurs... c'est fort bien raisonner,
 Sans doute... mais mon cœur sent pourtant le con-
 traire.
 Je ne puis me le pardonner.
 On va me regarder comme un homme ordinaire...;
 Il faut me vaincre... en vain Sophie a su me plaire ;
 Un Sage ne doit point se laisser enchaîner,
 Je n'y veux plus penser.

Bir

SCENE II.

ERASTE, BELISE, FINETTE.

ERASTE.

MA sœur, que fait Sophie ?
 Je m'apperçois que, depuis quelque tems,
 Elle n'a plus cette aimable folie,
 Partage heureux de l'âge en son printemps,
 Lorsqu'ignorant encore & le monde & les choses,
 Dans le champ de la vie on ne voit que des roses :
 Finette, qu'en dis-tu ?

FINETTE.

Mais, Monsieur, entre nous ;
 Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les causes.

ERASTE.

Comment !

BELISE.

Vous avez fait un projet des plus fous ;
 Mais la Nature est plus forte que vous ;
 Vous ne la reudrez pas muette :
 Je me trompe, ou déjà Sophie éprouve en soi
 Cette agitation secrète
 D'une ame qui se sent sourdement inquiète,
 Sans bien savoir encor pourquoi.

FINETTE.

Il faudroit à Sophie autre chose qu'un livre :

A son âge , Monsieur , le cœur a ses besoins ,
Un Epoux , par ses tendres soins ,
Fait sentir qu'il est doux de vivre .

E R A S T E.

Oui , mais de l'air dont on vit aujourd'hui ,
Un tel épou' est un cas inoui :

On veut perpétuer sa race ,
 On veut tenir un grand état ;

L'Avarice & l'Orgueil président au contrat :
Mais , bientôt , lit à part , table où l'ennui se place ,
 Ecarts des deux côtés , souvent fâcheux éclat ,
 Font voir que le bonheur n'est pas dans l'opulence ;
Qu'en l'irritant sans cesse on éteint le désir ,
 Et que souvent le Riche a tout en abondance ,

Hors l'innocence & le plaisir .

B E L I S E.

Eh quoi ! toujours , mon frère , ennuyeux moraliste ,
 Ne voulez-vous rien voir que par le côté triste ?
 Dans les Palais du Riche on ne manque de rien ,
 Et que ce soit , enfin , plaisir ou vaine gloire ,
 Chacun dit en bâillant qu'il se divertit bien ,

Pourquoi refuser de le croire ?

E R A S T E.

J'ai tort , ma sœur .

B E L I S E.

Affurément .

Mais parlons sérieusement .
 Vous devez marier Sophie :
 Pourra-t-elle avec vous demeurer décemment ,
 Quand je n'y serai plus ?

B Y

L'ORPHELINE;

ERASTE.

Comment è

Voulez-vous me quitter ?

BELISE.

Oui ; je me remarie.

ERASTE.

Ma sœur, c'est une raillerie.

BELISE.

Raillerie est fort bon... Oh ! c'est un fait certain.

Demandez à Finette.

ERASTE.

Entre nous, je vous prie,

Vous avez fait mourir trois maris de chagrin,

Et n'êtes pas contente !

FINETTE.

On n'en fauroit rabattre.

Non... nous avons fait vœu d'en expédier quatre.

BELISE.

Je n'aime pas vos libertés,

Finette, laissez-nous, sortez.

Finette sort.

SCÈNE III.

ERASTE, BELISE.

ERASTE.

A vos dépens, au moins, elle a sujet de rire!
 Vous êtes folle, il faut le dire ;
 Et vous allez sur vous attirer les Railleurs.

BELISE.

Je vous dirai, mon frère, en termes plus honnêtes ;
 Qu'un Sage, puisqu'enfin pour nos péchés vous l'êtes,
 N'est bon qu'à donner des vapeurs,..
 Que depuis un an je m'en meurs,
 Et qu'en un mot, dans mon ménage,
 J'aime mieux un mari qu'un Sage. ;

ERASTE.

Fort bien, ma sœur !

BELISE.

Premièrement,

On gronde son mari. C'est un amusement.
 L'Amour chez lui ne bat-il que d'une aile :
 Très-à-propos on fait une querelle
 Pour amener un raccommodement :
 Mais, je vous prie, à quels usages
 Mettre ces tristes sous qui, sous le nom de Sages,
 Dans la Société n'apportent aujourd'hui
 Que de l'orgueil & de l'ennui ?

Rvj

L'ORPHELINE,

ERASTE.

Ma sœur, je vous rends grace,

BELISE.

Il n'est pas nécessaire;

Votre manie est qu'on soit vrai,

Et même aux risques de déplaire :

Moi, complaisante pour mon frère,

De ma sincérité je lui donne l'essai.

ERASTE.

A merveille... soyez sincère.

Je vous croyois, pourtant, plus d'amitié pour moi.

BELISE.

J'en ai beaucoup... de bonne foi.

Mais d'ennui je suis excédée,

Que voulez-vous? Tenez, il me vient une idée...

ERASTE.

De rester veuve?

BELISE.

Oh! non; mais de vous marier.

ERASTE.

Qui? moi! le trait est singulier!

(A part.)

Connoîtroit-elle ma faiblesse?

BELISE.

Ecoutez... à Sophie, à vous je m'intéresse;

Epousez-la.

ERASTE.

Vous plaisantez.

BELISE.

Non... Elle a des appas:

(En le regardant d'un air malin.)

ERASTE, *d'un air embarrassé.*

Son ame a des beautés...

BELISE.

Oh! oui ; deux grands yeux pleins de flamme

Embellissent beaucoup une ame...

Mon frere, parlons sans détour;

Plus d'un Sage s'est pris aux pièges de l'Amour.

Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,

Le drôle en tapinois à la Philosophie :

N'auroit-il pas joué d'un tour?

ERASTE.

(*Apart*) (*Haut.*)

Il est trop vrai.... ma sœur, vous êtes femme,
Vous voyez de l'amour par-tout.

BELISE.

Mon frere, contre lui tel hautement déclame

Dont il pousse le cœur à bout....

Allons, avouez l'aventure,

Ne mettez point l'orgueil en jeu.

Faut-il vous donner la torture ?

Pour en arracher cet aveu

ERASTE.

Eh mais ! ...

BELISE.

Votre fortune est très-grande, elle est sûre :

Votre huitième lustre à peine est révolu.

ERASTE.

Il est vrai que, sortant de la Magistrature,

Ainsi que je l'ai résol...

B E L I S E.

Quant à ce dernier point, il ne sauroit me plaire :
 Mais ce projet encor n'est formé qu'à demi,
 Et vous m'avez promis expressément, mon frere,
 Que vous consulteriez Lisimon votre ami.

E R A S T E.

Je l'attends ce jour même & vous tiendrai parole :
 Mais de ses sentiments je suis très-assuré.
 À l'Amour des beaux arts, à l'étude livré,
 Pour l'Hélicon , lui-même a quitté le Pactole ;
 Et Lisimon s'est illustré
 Par un si rare sacrifice ,
 Qu'en ce siècle avili de luxe & d'avarice ,
 On a cependant admiré.

B E L I S E.

Mon frere.... mais vers nous ma cousine s'avance..

E R A S T E.

Elle semble rêver.

B E L I S E.

Je la laisse avec vous.
 Sondez adroitement son cœur sur un époux ,
 Et pénétrez ce qu'elle pense.



SCENE IV.

ERASTE, SOPHIE.

SOPHIE, révant.

RIEN n'est égal au trouble de mon cœur,
Eraste a bien raison, le tourment de la vie
C'est d'aimer ; oui....

ERASTE, *d part.*

Comment, avec quelque pudeur,

Lui chanter la palinodie ?

(*Haut.*)

A quoi rêviez-vous donc, Sophie,
En vous parlant ainsi tout haut ?

SOPHIE.

(*Apert.*)

O Ciel ! me serois-je trahi ?

(*Haut.*)

A rien, Monsieur, ou peu s'en faut.

Je laisse ma pensée errer à l'aventure.

ERASTE., *d part.*

Que lui dirai-je ? O que l'Amour

Fait faire une folle figure !

Je veux parler & n'ose.

SOPHIE.

A votre tour

Vous parlez à vous-même & détournez la vue.

Vous aurois-je déplu, Monsieur, sans le scavoir ?

L'ORPHELINE, ERASTE.

Vous n'en avez pas le pouvoir :
Mais puisqu'un Sage enfin n'est marbre ni statue
Peut-on vous connoître & vous voir
Sans....

SOPHIE.

Vous n'achevez pas & votre ame est émue ,
Un Philosophe au trouble , aux passions
Est-il donc sujet comme un autre ?
Mais , s'il me souvient bien de vos expressions ,
L'ame d'un Sage (& c'est la vérité ,)
Plane loin de la terre & ressemble à ces monts
Dont un Ciel libre & pur environne la tête ,
Tandis qu'à leurs pieds la tempête
Obscurcit les tristes vallons .
Voilà plus d'une fois ce que m'ont fait entendre
Vos sublimes comparaisons.

ERASTE.

Je vous marquois le but où le Sage doit tendre :
Mais vous me faîte trop sentir
Combien tout homme est loin de pouvoir y prétendre.

SOPHIE.

(A part.) *(Haut , d'un ton timide.)*
Il connoît ma foiblesse.... Eraste... .

ERASTE , d'part.

Il faut sortir ;

Je ne puis me résoudre à m'expliquer moi même ,
J'aurois trop à rougir ,

SOPHIE.

Cet embarras extrême.

ERASTE.

Ma sœur vous apprendra , Belle Sophie.... adieu.

SCENE V.

SOPHIE.

A La brusque façondont-il quitte ce lieu ;
 Sans doute , dans mon cœur il aura lu que j'aime ;
 Que j'ai trahi les soins qu'il prit de me former ;
 Mais aussi vivre sans aimer !
 Si c'est là le bonheur , c'est un bonheur bien triste .
 N'importe, il faut me vaincre...en vain mon cœur résiste ;
 Eraste est celui que j'en croi ;
 Et sans doute il fait mieux que moi
 En quoile vrai bonheur consiste.

SCENE VI.

- SOPHIE, FINETTE, DAMIS *derrière*:

FINETTE.

DAMIS veut avec vous un second entretien.

SOPHIE.

Je l'ai trop entendu.

FINETTE.

Cependant il insiste,

42. L'ORPHELINE,

Et vous cherche.

SOPHIE.

Oh! bien, moi, je n'écoute plus rien.

Annoncez lui que, s'il persiste
'A rester en ce lieu contre mes volontés,
J'instruirai mon Cousin de ses témérités ;

Je veux qu'il s'éloigne sur l'heure :
Je deviens sa complice en le souffrant ici.

DAMIS, *se jettait à ses pieds :*
Ah! dites donc que vous voulez qu'il meure,

SOPHIE.

Quoi ! vous me surprenez ainsi ! . . .
Et ne voilà-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,

Malgré moi, mon ame est émue,
Et que je ne fais plus déjà
Ce que mon propre cœur desire !

(Vivement.)

Oh ! levez-vous ; tenez, cette attitude - là

Vous donne sur moi trop d'empire.

Vous me feriez d'Erasle oublier les leçons ;

DAMIS.

Voulez-vous préférer ses folles visions
Aux tendres sentiments d'un cœur qui vous adore ?

Erasle est un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un homme que j'honore.

Je garde à ses bontés un cœur reconnaissant,

Et sachant à quel point je lui suis redevable,

Vous m'outragez en l'offensant ;

Il m'est cher, il m'est respectable.

D A M I S.

Pardonnez si l'Amour...

S O P H I E.

Contre mon bienfaiteur ;

Je ne puis souffrir qu'il éclate :
 Il perd tout pouvoir sur mon cœur,
 Quand vous voulez me rendre ingrate,

D A M I S.

Ces sentiments vous font honneur,
 Sophie; & je me prête à leur délicatesse :
 Je ne dirai rien qui la blesse.
 Qu'Eraste soit un Sage, il le veut, j'y consens ;
 Mais que, dans la fleur de vos ans,
 Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée,
 Votre amie interdise l'entrée
 À l'amour, ce sentiment doux,
 Et j'ose dire encor le plus noble de tous ;
 Lorsque sa flamme est épurée ;
 C'est une façon de penser
 Qu'on peut, je crois, sans l'offenser,
 Appeler tout au moins chimérique & cruelle ;
 (Vivement.)

Mais c'est à vous que j'en appelle,
 À votre propre cœur, qui, prompt à démentir
 D'un système si vain la bizarre imposture,
 Vous dit de préférer le bonheur de sentir
 À l'orgueil insensé de dompter la nature.

S O P H I E.

Je l'avouerai, Damis, si j'en croyois mon cœur. ; ; ;

L'ORPHELINE;

D A M I S , *vivement.*

Vous parle-t-il en ma faveur ?

J'ai voulu m'assurer du bonheur de vous plaire ;

Avant de faire Agir mon oncle Lisimon.

Votre tuteur le considere ;

Il est son Oracle , dit-on :

Si vous ne m'êtes pas contraire....;

S O P H I E .

Je voudrois le pouvoir.

D A M I S .

Vous le voudriez ?

S O P H I E , *le regardant tendrement.*

Non.

D A M I S .

Pourquoi donc charmante Sophie ?

S O P H I E .

'Aux discours des Amans on doit peu s'arrêter ,
Leur langage est flatteur ; il faut qu'on s'en défie :
Eraste me l'a dit ,

D A M I S .

Eh ! peut-on vous flatter ?

Avez-vous un regard , un souris qui ne touche ?

Sort-il un mot de votre bouche

Qui n'aile de l'oreille au cœur ?

Le son de votre voix n'est-il pas enchanteur ?

Quelle autre a , comme vous , cette grace naïve ,

Plus rare encor que la beauté ,

Et qui mieux qu'elle nous captive ? ...

Vous flatter !

S C E N E VII.

Les Auteurs précédens, ERASTE au fond du Théâtre

F I N E T T E, *d Damis.*

P RENEZ garde : on vient de ce côté ;
Eraste... il pourroit vous entendre.

D A M I S,

(Bas.) (Haut, *d Sophie.*)

Laisse-moi faire. Eh ! bien, jugez par cet essai
Si nos Auteurs n'ont pas cette expression tendre... :

(*A Eraste qui s'est avancé.*)

Je lui disois, Monsieur, un beau morceau d'Othoual,
Mademoiselle s'imagine
Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

E R A S T E.

Oht

S O P H I E.

Mais exprime-t-il un sentiment bien vrai ?
Je crains...

D A M I S.

C'est la nature même.

Mon Auteur est sans art, & ne sait que sentir.

E R A S T E.

Avant tout autre, il en est un que j'aime ;
C'est Schakspéar,

D A M I S.

Nous prononçons Chéspiri

L'ORPHELINE,

ERASTE.

Chez *ir* soit : mais, en tout j'admire sa maniere.
 J'aime des fossoyeurs qui , dans un cimetiere ,
 Moralisent gaiement sur des têtes de morts :
 Nous n'avons rien chez nous de si philosophique ;
 Nos esprits pour cela ne sont pas assez forts... .

Othouai , dit-on , est pathétique.

Je voudrois bien entendre ce morceau
 Que tout-à-l'heure... .

D A M I S.

Oui ... mais.

ERASTE.

Quoi donc ?

D A M I S.

Seroit-il beau

Qu'un Sage en matière pareille... .
 C'est de l'amour ... l'amour offense votre oreille.

ERASTE.

C'est de l'amour Anglois... Je fçaurai me prêter.

Voyons.

D A M I S.

Il faut vous contenter.

ERASTE.

'A quoi rêvez vous donc ?

D A M I S.

Je cherche à vous bien rendre

Ce que l'Auteur fait dire à l'Amant le plus tendre.

Abjurez une triste erreur :
 Le Ciel à l'humaine nature
 Donna la beauté pour parure ,
 Et l'Amour pour consolateur.

Dans le calice de la vie,
C'est une goutte d'ambroisie
Qu'y versa la bonté des Dieux.

On vous a peint l'Amour de crayons odieux :
Voyez-le tel qu'il est ; il s'est peint dans mes yeux :
Ils vous disent : je vous adore ;
Mon cœur vous le dit encor mieux... .

E R A S T E.

Sçavez-vous bien, Monsieur Blacmore ;
Que vous seriez Comédien parfait.

Ma foi, si je n'étois au fait ,
Je croirois voir en vous un Amant véritable.

D A M I S.

Et le morceau :

E R A S T E.

Charmant, grâce à nos traducteurs ;
Je connois un peu vos Auteurs ;
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable ;
Avons-nous un Poète à Pope comparable ?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien ,

Je verrois tout aller au diable
Que je croirois qu'il n'en est rien :
Tout en sortant de sa lecture ,
J'eus la goutte : mon corps étoit à la torture:

F I N E T T E.

Eh ! mais , Monsieur , je m'en souvien ;
Vous poussiez de grands cris.

E R A S T E.

Je crois ... Tout est bien ,
F I N E T T E.

Par ma foi , vous faisez une jaide figure,

L'ORPHELINE.

ERASTE, à Sophie.

Sentez-vous bien votre bonheur ?
 Incessamment vous pourrez lire
 En original cet Auteur.

Oh ! ça, Monsieur, daignez me dire ;
 Lui trouvez-vous des dispositions ?
 Sera-t-elle bientôt habile ?

DAMIS.

Il le faut espérer, pourvu qu'à mes leçons
 Mademoiselle soit docile.

ERASTE.

Comptez là-dessus, j'en réponds...
 Comment ! vous nous quittez, Sophie !

SOPHIE,

Qui, je vais au jardin,

FINESTE.

Nous avons à rêver ;

Ce qu'enseigne Monsieur, il faut qu'on l'étudie.

ERASTE.

Fort bien : dans votre esprit tâchez de le graver.
 Mon cher Blacmore, allez, faites-leur compagnie :
 Tout en se promenant elle prendra leçon,

(A Sophie.)

Ne le voulez-vous pas ?

FINESTE.

Oui, Monsieur a raison ;

Ce qu'on apprend ainsi, s'apprend toujours sans peine.

ERASTE, à Damis.

Si cependant cela vous gêne...

Vous pourriez aimer mieux causer avec moi.

DAMIS.

Non.

Franchement je préfère à tout mes Écoliers.

SCENE

SCENE VIII.

ERASTE, seul.

CE Maître me plaît fort : j'admire ses lumières ;
 Qu'à son âge on trouve un François
 Également versé dans toutes les matières !
 Ma pupille avec lui fera de grands progrès ;
 Je ne doute pas qu'un tel Maître
 Ne la mette en état bientôt de s'en passer :
 Sophie est dans cet âge où l'ardeur de connoître
 Sait tout sans effort , & peut tout embrasser ;
 Mais quoi ! toujours Sophie occupe ma cervelle !
 Je ne saurois m'en empêcher ,
 Et la Sageesse a beau prêcher ,
 L'Amour me parle plus haut qu'elle.
 Sophie ... épousons-la , prenons une moitié...
 Newton ne s'est pas marié...
 Mais voici ma sœur qui s'avance ;
 Sachons...



SCÈNE IX.

ERASTE, BELISE.

ERASTE.

EH ! bien , votre amitié ,
 Ma sœur , a fait pour moi des merveilles , sans doute ;
 BELISE , une lettre à la main , & très affligée.
 Un autre soin m'occupe... Autant d'un mal pressant ;
 L'époux que j'attendais est resté sur la route ;
 Je viens d'en recevoir la nouvelle à l'instant ;
 Vous me voyez en proie aux plus vives alarmes.

ERASTE.

Faut-il s'inquiéter si fort ,
 Ma sœur , & répandre des larmes ?
 Contre les accidens du sort ,
 La Philosophie a des armes :
 Qui n'a rien à se reprocher
 Doit être comme le rocher
 Contre lequel la vague en écumant se brise.

BELISE.

.Vous m'impatientez avec ces grands propos ,
 Je voudrois vous voir dans la crise.

ERASTE.

Ma sœur , la patience...

BELISE.

Est la vertu des fous :

C O M É D I E.

31

E R A S T E.

Si vous permettez qu'on insiste...;

B E L I S E.

Dieu m'en garde. Il ne fut jamais
Ni de raisonnable plus mauvais,
Ni de consolateur plus triste.

S C È N E X.

B E L I S E , E R A S T E , L' O L I V E .

L' O L I V E , *d'un ton piteux.*

Vous me voyez, Monsieur, bien affligé.

E R A S T E .

De quoi?

L' O L I V E .

Un grand malheur.

B E L I S E .

Explique-toi.

E R A S T E .

Que t'est-il arrivé?

L' O L I V E .

Vous serez en colère.

E R A S T E .

En colère! qui? moi! jamais je ne m'y mets!

L' O L I V E .

Oh! vous vous y mettrez.

E R A S T E .

Non: je te le promets.

C i j

L'OLIVE.

Souvenez-vous-en bien.

ERASTE.

Quelle est donc cette affaire ?

Je crains...;

L'OLIVE.

Vous saurez donc que par votre ordre exprès
J'étois sur un bateau, baignant à la rivière

Le coureur à courte crinière
Qu'on vous a dé Londres envoyé.

ERASTE, d'un ton ému.

Eh ! bien.

L'OLIVE.

Tandis qu'il nage, & qu'à rien je ne songe;
Un coup de fusil part, le cheval effrayé
Fait un saut, emporte sa longe ;
Le courant étoit fort.

ERASTE.

Mon cheval est noyé ?

L'OLIVE, piteusement.

Vous avez dit le mot.

ERASTE, l'é prenant au collet.

Ah ! malheureux !

L'OLIVE.

A l'aide ;

Voulez-vous m'étrangler ?

ERASTE.

Oui, coquin ; je le veux.

L'OLIVE.

Si votre cheval est peureux,
Est ce ma faute, à moi ?

E R A S T E .

La fureur me possède ;
Ote-toi de mes yeux.

L' O L I V E .

Bien vite , & grand merci .

B È L I S E .

Voilà mon philosophe !

E R A S T E .

Un coureur dont la race
Jadis à Newmarket gagna plus d'un pari ! ...
Je devois assommer le maraud sur la place.

B È L I S E .

A votre avis , j'avois grand tort ,
Mon frere , de verser des larmes .
» La Philosophie a des armes
» Contre les accidents du sort ...

E R A S T E .

Vous en parlez bien à votre aise ,
Ma chère sœur , ne vous déplaise . . .

B È L I S E .

De vous & de tous vos pareils
Que voilà bien , mon frere , le langage !
Vous abondez en beaux conseils
Qui n'e sont point à votre usage ;

Le Sage est , nous dit-on , toujours maître de lui :

En vient-on à l'expérience :
On voit qu'il n'a de patience
Que pour souffrir les maux d'autrui .

E R A S T E , après un silence , & avec confusion :
De moi-même , ma sœur , je n'ai pas été maître ;

C iiij

L'ORPHELINE;

Je suis honteux de cet excès :

Pardon... Il faut le reconnaître :

Le Philosophe est homme.

BELISE.

A la bonne heure, mais
Qu'il trouve bon aussi que la femme soit femme ;
Qu'avec moins de hauteur contre nous il déclame,
J'entends une voiture... Il nous vient quelqu'un.

ERASTE, écoutant.

Oui,

J'attends Lisimon aujourd'hui ;
C'est lui certainement.

BELISE.

Tant mieux : je le respecte ;
Sa sagesse n'est point suspecte ;
Elle n'a rien d'outré ni rien de fanfaron ;
Votre ami n'a le ton ni pédant, ni frivole.

ERASTE.

Est-ce vous qui parlez, ma sœur ? mais tout de bon
J'admiré...

BELISE.

Après cela, dites que je suis folle.

ERASTE.

Je cours embrasser Lisimon.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, ERASTE.

ERASTE.

AH ! mon cher Lisimon , que dans cet hermitage
Il m'est doux de vous recevoir !
Que j'aurai de plaisir à posséder un Sage !

LISIMON.

Je suis , de mon côté , charmé de vous y voir ;
Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme :
Ce titre est trop peu fait pour l'homme ;
Le moins sage est celui qui croit l'être le plus.

ERASTE.

Mais ceux qui savent vous connoître . . .

LISIMON.

Eraste , brisons là-dessus :
Vous savez qu'un des points entre nous convenus ;
C'est de ne point flater.

ERASTE.

Eh ! bien donc , mon cher Maître ,
Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

Civ

L'ORPHELINE;

ERASTE.

C'est à quoi je m'attends ;

Vous êtes Philosophe, & m'apprîtes à l'être.

LISIMON.

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot :

C'est un nom que chacun s'arroge,

Aussi c'étoit jadis éloge ;

C'est injure à présent.

ERASTE.

Dans la bouche d'un sor.

LISIMON.

Il est vrai ; mais, mon cher Eraste,
Savez-vous ce que c'est qu'un Philosophe ?

ERASTE.

Quoi !

LISIMON.

Vous croyez le savoir... Si je vous disois, moi,

Que vous-même souvent en offrez le contraire.

Le Philosophe suit la singularité ;

Il n'est jamais rien avec faste ;

Même en le condamnant, il suit l'ordre arrêté ;

Et, sans se distinguer, vêtu suivant l'usage,

Croit la seule vertu, l'uniforme du sage ;

Il ne méprise point la foible Humanité,

Sévere pour lui seul, indulgent pour les autres,

Le Philosophe voit ses défauts dans les nôtres ;

S'il attaque le vice & s'oppose à l'erreur,

Ses leçons aux humains ne sont point des outrages ;

Simple en ses actions, modeste en ses ouvrages,

Il instruit sans orgueil, & blâme sans aigreur :

Voyez si ce portrait, Eraste, vous ressemble.

E R A S T E.

Mais si je puis , Monsieur , dire ce qui m'en semble
Pour fuir l'air prétendu de singularité ,
Faut-il suivre en aveugle un Vulgaire hébété ?
Doit-on , à votre avis , respectant les usages ,
Agir comme les fous , pensant comme les sages ?
Est-ce ma faute , à moi , si je suis singulier ?
Je suis comme on doit être.

L I S I M O N.

On ne sauroit nier

Qu'il est des cas , Eraste , où la Philosophie
Peut & doit s'écartez de la route suivie ;
Hors ces cas peu communs , où la haute vettu
Lui trace son chemin , loin du chenùn battu ;
Hors les vices qu'il faut qu'en soi chacun réforme ,
Aux usages reçus il faut qu'on se conforme ;
Et sans affecter rien dans son extérieur ,
Ne différer d'autrui que par être meilleur.

E R A S T E.

Eh ! bien , mon digne ami , malgré cette apostrophe ;
Vous conviendrez pourtant que je suis Philosophe ;
Je vais quitter ma charge.

L I S I M O N.

Ah ! que dites-vous là ?

Qui peut donc , s'il vous plaît , vous forcer à cela ?

E R A S T E.

Je prétends dans ma solitude ,
Ami de la sagesse & de la vérité ,
En faire mon unique étude.

C 7

LISIMON.

Fraſte, ce projet n'est pas bien médité ;
Vous aurez de la peine à trouver des excuses. :)

ERASTE.

Eh ! quoi ! n'avez vous pas quitté
Le Palais de Plutus pour le Temple des Muses ?
Je comptois, Lisimon, que vous m'approuveriez,

LISIMON.

Le cas est différent : j'ai pu foulter aux piés
L'Intérêt, ce vil Dieu qu'aujourd'hui l'on adore ;
Mais vous, qui, Juge intégré & sage Magistrat,
Tenez près de Thémis un rang qui vous honore,
Votre premier devoir est de servir l'État.

ERASTE.

Éclairer son pays, c'est le servir.

LISIMON.

Sans doute ;

Mais peu de gens sont faits pour suivre cette route :
Souvent pour du génie on prend sa vanité,
Et quand il n'est pas sûr qu'on soit de cette étoffe,
Quitter un poste utile à la Société,
C'est être déserteur & non pas Philosophe.

ERASTE.

Mais, ..

LISIMON.

Quitter votre charge ! ah ! c'est un dernier trait
Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate.

Qu'un autre applaudisse & vous flatte ;

Mais moi je vous le dis tout net,

Renoncer à votre projet ;

Ou je romps dès ce jour avec vous tout commerce :
A la Philosophie on impute vos torts.

ER A S T E.

Est-ce ma faute à moi, s'il n'est point de butards
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce ?

L I S I M O N.

Oui, c'est par vos pareils, par vous, je le maintiens,
Que la Philosophie est en bute aux outrages.

Semblables aux Européens,

Qui fournissent contre eux de la poudre aux Sauvages,
Vous donnez des armes aux fots :
De vos travers ils se prévalent,
Avec emphase ils les étalent,
Et pensent tout au moins devenir les égaux
Des hommes éminens que sans cesse ils ravalent.

ER A S T E.

Ne fut-il pas toujours des fots & des méchans,
Economis nés de la Philosophie ?

Et leurs traits n'ont-ils pas poursuivi de tout tems
Le talent qu'on admire & qui les humilié ?

L I S I M O N.

C'est quelquefois sa faute.

ER A S T E.

Eh ! comment, s'il vous plaît ?

L I S I M O N.

Je dis la chose comme elle est :

» Ce jardin si fameux dont un dragon horrible

» Gardoit, dit-on, les pommes d'or ;

» C'est la Gloire ; & l'Envie est le monstre terrible

C vj

60 L'ORPHELINE,

» Qui veille au pied de ce trésor,
» Pour rendre sa rage assoupie,
» Il n'est qu'un seul secret encor:
» Gens à talens, scachez que c'est la modestie.*
(Avec chaleur d'Erasle.)

Si d'être célèbre vous avez la manie,
Qu'avez-vous besoin de travers?
Les moyens vous en sont ouverts:
Occupez-vous des loix dont vous êtes l'organe;
Combattez, détruisez, l'hydre de la chicane;
Veillez pour l'Orphelin, secourez l'Innocent;
Rendez, sur-tout au foible, une prompte justice;
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant
La balance jamais dans vos mains ne flétrisse;
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même:
Scachez qu'on ne s'élève à la gloire suprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.
Vous passerez encor pour singulier, peut-être:
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'est ainsi qu'il est beau de l'être.

E R A S T E, ému.

Vous m'échauffez, je sens que vous avez raison;
Je crois votre conseil & garderai ma place.

L I S I M O N.

Ah! venez que je vous embrasse.
Si je vous ai parlé trop vivement, pardon.
Je fais tout ce qu'en vous le Ciel a mis de bon;
Par exemple, vos soins pour la jeune Sophie

* Les vers guillemetés ne se disent point dans la représentation.

Honorant la Philosophie,

Quels sont sur elle vos desseins?

Vous rougissez.

E R A S T E.

Comment vous avouer que j'aime!

Votre sagesse, que je crains,

Ne me passera pas cette foiblesse extrême.

Vous condamnez l'amour.

L I S I M O N.

Cessez de vous troubler;

La Philosophie est moins dure,

Et se propose de régler,

Non de détruire la nature.

E R A S T E.

Mais me marier, moi !

L I S I M O N.

Eh ! quidonc, s'il vous plaît,

Sera bon Citoyen, bon Epoux & bon Pere,

Si le Philosophe n'est ?

Son exemple est, sur-tout, aujourd'hui nécessaire.

Erasle vous deviez à Sophie un Epoux ;

J'approuve soit que ce soit vous :

Et cela m'impose silence....

E R A S T E.

Sur quoi ?

L I S I M O N.

J'avois dessein de vous la demander'

Pour mon neveu, jeune homme d'espérance

Qui doit un jour à mes bien succéder.

ERASTE.

J'eusse aimé fort une telle alliance.

LISIMON.

N'y songeons plus

ERASTE.

Ce mariage-là

Fera du bruit : on en raisonnera —

De plus d'une façon, je pense.

LISIMON.

Mais, non, rien n'est plus simple.

ERASTE.

Oh ! point, tous nos amis,

Milord Cobbam, sur-tout, en sera bien surpris.

LISIMON.

Je viens d'avoir de ses nouvelles.

ERASTE.

Je viens d'en recevoir aussi.

LISIMON.

Je le plains fort, son fils lui vient d'être ravi :

Il m'écrivit qu'il en est dans des peines cruelles.

ERASTE, surpris.

De qui parlez-vous ?

LISIMON.

De milord.

ERASTE.

De Milord Cobbam ?

LISIMON.

Oui.

E R A S T E.

Vous me surprenez fort.

Son fils vient d'épouser cette riche héritière....

L I S I M O N.

Qui vous a fait ce beau rapport?

E R A S T E.

Son pere me le mande.

L I S I M O N.

Il me mande sa mort.

E R A S T E.

Parbleu, la chose est singuliere.

Ma lettre est du vingtième.

L I S I M O N.

Et la mienne est du vingt.

E R A S T E, lui donnant la lettre.

Voyez.

L I S I M O N.

C'est de Milord l'écriture & le seing.

E R A S T E.

Lisez.

L I S I M O N.

Dans notre langue il faut vous la traduire:

(Il lit.)

» Mon cher ami, c'est le plus malheureux des peres, qui
 » vous écrit: j'ai perdu mon fils en deux jours. Sa
 » mort....

Eh bien! ai-je raison?

ERASTE.

Je ne fais plus que dire :

Rendez vous bien le sens, Lisimon ?

LISIMON.

Mot à mot.

Qu'avez-vous donc ?

ERASTE.

On va me prendre pour un fût.

Holà quelqu'un, allez ; faites venir Blacmore.

LISIMON.

Quel est donc ce Blacmore ?

ERASTE.

Un homme, je le voi,

Qui (comme bien des gens dont c'est-là tout l'emploi)

Fait métier de montrer ce que lui même ignore.



SCÈNE II.

ERASTE, LISIMON, DAMIS.

ERASTE.

Monsieur le Maître Anglois, approchez.

DAMIS.

Je suis pris ;

C'est mon oncle.

ERASTE, à Lisimon qui éclate de rire.

Eh ! mais, mais, pourquoi donc tous ces ris ?

LISIMON.

Parbleu, c'est que le tour est drôle ;

Votre Anglois, natif de Paris,

A tout-à-fait l'air de son rôle :

Mais savez-vous qui c'est ?

ERASTE.

Un fripon ?

LISIMON.

Mon neveu.

ERASTE.

Damis ! je suis surpris on ne peut davantage... .

LISIMON.

Cette plaisanterie est un peu de son âge.

DAMIS.

Non, Monsieur, pardonnez ; il faut faire un aveu :

L'amour m'a fait ici jouer ce personnage.

Sophie... .

L'ORPHELINE,

LISIMON, sérieusement.

Oh ! ceci passe jeu.

DAMIS.

Tous les cœurs lui doivent hommage,
Le mérité de ses vertus charmé...:

(A son oncle, qui paraît indigné.)

Vous me condamnerez ; vous n'avez point aimé.

LISIMON.

Oui, Monsieur, très-fort je vous blâme :
Netient-il donc qu'à suivre une imprudente flamme ?
L'amour ne sert d'excuse à rien,
De notre caractère il emprunte le sien ;
Dans un cœur vertueux l'amour se plaît à l'être :
Du vôtre, mon neveu, songez à triompher.

DAMIS.

Cet amour est ma vie.

LISIMON.

Il le faut étouffer.

DAMIS.

Vous voudrez donc, mon oncle, que j'expire ?

LISIMON.

On ne meurt point, Monsieur, & l'on fait son devoir
Mais pour vous ôter tout espoir,
Sachez, puisqu'il faut vous le dire,
Qu'Erasle pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, à Erasle.

C'est donc à moi, Monsieur, d'embrasser vos genoux :
Verréz-vous sans pitié mon désespoir extrême ?

Mais où se cache ce Rival ?

Mérite-t-il... .

COMÉDIE.

87

LISIMON.

Damis, n'en dites point de mal ;

Vous êtes à ses pieds.

ERASTE, qui, pendant le Dialogue
de l'oncle & du neveu, a paru
réver profondément.

Oui, Monsieur, c'est moi-même ;
Et mon amour au vôtre est tout au moins égal.

(*Il va au fond du Théâtre.*)

Que l'on fasse venir Sophie.

LISIMON.

Vous voyez, mon neveu, qu'il n'y faut plus songer.

DAMIS, vivement.

Rien, mon oncle ; non, rien ne m'en peut dégager ;
Et si je vous suis cher...

LISIMON.

Mais, c'est de la folie.

(*A Eraste qui revient.*)

Quel est votre dessein, Eraste, je vous prie ?

ERASTE.

Vous allez entendre & juger.



SCÈNE III & dernière.

**ERASTE, LISIMON, DAMIS;
SOPHIE, BELISE,
FINETTE.**

ERASTE.

APROCHEZ-vous, Sophie, & prêtez-moi silence:

Vous savez, depuis votre enfance,
Tous les soins que j'ai pris de vous ;
Vos vertus sont ma récompense :

Mais je ne suis pas quitte, il vous faut un époux... :
D'une aimable rougeur votre front se colore :
Sophie, & vous baïssez les yeux... .

SOPHIE, avec embarras.

Monsieur... .

ERASTE.

Cet embarras vous embellit encore;

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'est s'expliquer au mieux;

BELISE.

C'est répondre d'après nature.

ERASTE.

Il faut donc en remplir le vœu... :

Des foiblesse d'un cœur qui cacheoit sa blessure,

Il faut vous faire aussi l'aveu :

Tandis que, chargeant sa peinture,

Je vous offrois l'Amour sous des traits odieux,
 Le traître caché dans vos yeux,
 Rioit de mes leçons & gravoit dans mon âme
 Votre portrait en traits de flame.

S O P H I E.

Vous aimez?.. Mais, Monsieur, ce n'est donc point un
 mal?

D A M I S, vivement.

C'est un bien qui n'a point d'égal.

S O P H I E, à Eraste.

Vous me trompiez!

E R A S T E.

Je me trompois moi-même.

Il est trop vrai que je vous aime;

Et qu'à vous posséder j'attache mon bonheur:

Mais je n'ai jamais su tyranniser un cœur;

Et quel que soit, pour vous, l'excès de ma tendresse;

Je veux de votre choix que vous soyez maîtresse.

Je vous donne pour dot cinquante mille écus:

Point de compliment là-dessus.

Je vous ai tenu lieu de père,

Et c'est à moi de vous doter.

S O P H I E, pénétrée.

Ah! comment pourrai-je acquitter?..

E R A S T E.

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire:

Votre père en mourant me léguua votre sort,

J'ai fait honneur au legs: ce n'est pas grande gloire;

Ce n'est pas un sublime effort,

Que d'avoir d'un ami respecté la mémoire:

L'ORPHELINE,

Je ne me prévaux point de mes faibles bienfaits ;
 De la vertu j'adore en vous les traus :
 C'est par cet amour seul, que je prétends vous plaire :
 Consultez votre cœur pour donner votre foi,
 Et choisissez entre Damis & moi.

B E I . I S E .

Mon frere, vous me faites rire,
 Damis est jeune, il est charmant.
 Vous Philosophe ; c'est tout dire :
 Peut-on entre vous deux balancer un moment.

S O P H I E , *d part* :

Qu'un si beau procédé me confond & me touche !

D A M I S , *vivement*.

Sophie, avant que de fixer mon sort,
 Songez, hélas ! songez que votre bouche
 Va prononcer ou ma vie, ou ma mort.
 Je ne veux point de la dot qu'on vous donne :
 Riche assez de vous posséder,
 Je ne veux que votre personne ;
 Mais je meurs, s'il faut vous céder.

L I S I M O N .

Jeune insensé, vous voulez que Sophie
 À vos désirs lâchement sacrifie
 Ce qu'elle doit...

D A M I S , *avec chaleur*:

Oui, j'espere... je veux...:

Vous ignorez, mon oncle, comme on aime
 Un cœur dont l'amour est extrême,
 Ne fait point renoncer à l'objet de ses vœux.

Le véritable amour n'est point si généreux :

Il immole tout hors lui-même.

(Il se jette aux pieds de Sophie.)

J'attends mon arrêt à vos pieds.

S O P H I E , *d part.*

O Ciel ! dans quel trouble il me jette !

(*d Damis.*)

Je prétends que vous vous levez ;

Damis, levez-vous, dis-je, ou ma bouche est muette ;

E R A S T E , *d part.*

Ils s'aiment, je le vois.

S O P H I E , *d part.*

Que vais-je prononcer ?

Erasste, vos bienfaits ont des droits sur mon ame,

Que rien jamais ne pourra balancer.

Vous avez beau vouloir y renoncer,

Et ne laisser parler que votre flamme,

Plus vous les oubliez, & plus je m'en souviens :

Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austères ?

Pourquoi contre l'Amour ces discours si sévères ?

— M'ont-ils dû disposer à ce tendre lien ?

Et lorsque votre amour éclate,

Pourrai-je... oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate ;

Et dût votre bonheur me coûter tout Je mien,

Je suis prête...

B E L I S E .

Quelle folie !

E R A S T E .

Daignez donc achever... vous vous troublerez, Sophie ;

L'ORPHELINE,

SOPHIE, avec effort.

Non, Monsieur.

ERASTE.

Eh! bien donc?

SOPHIE. (*Elle regarde Damis, soupire & présente sa main à Eraste.*)

Mon devoir est ma loi.

Voici ma main, Eraste.

DAMIS.

O Ciel!

ERASTE.

Je la reçoi...:

(Après une pause.)

. . . Mais, Damis, c'est pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Quoi! Monsieur?

ERASTE.

Je fais ce que je doi.

A vos vrais sentiments je ne puis me méprendre.

Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur:

Damis possède votre cœur,

C'est à moi sur le mien d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute si je veille, & j'ai peine à vous croire...:

De ce bonheur inattendu,

Mon esprit encor se défie... .

Parlez donc, charmante Sophie.

SOPHIE.

SOPHIE, d'Eraste.

Dans le saisissement de mon cœur éperdu,
J'ai peine à trouver des paroles...

ERASTE.

Ce sont témoignages frivoles :
Il n'en est pas besoin, votre cœur m'est connu.

SOPHIE.

Que je sens bien tout ce qui vous est dû !

ERASTE.

Je fais votre bonheur, il sera mon salaire ;
J'exige, cependant, une grâce de vous.

SOPHIE.

Parlez, Monsieur ; que faut-il faire ?

ERASTE.

En aimant Damis comme époux,
Me chérir toujours comme père.

SOPHIE.

Ce dernier trait achève & met le comble à tous.
(Elle se jette à ses pieds.)

DAMIS, s'y jettant aussi.

Nous sommes vos enfans.

BELISE.

Il faut pourtant le dire ;
Les Philosophes sont des fous,
Que, malgré soi, quelquefois l'on admire.

D

L'ORPHELINE,
LISIMON, à Eraste.

C'est avoir sur vous-même, Eraste, un grand empire :
Ce sublime effort de raison
Est d'un rare & pénible usage.
Ne soyez singulier que de cette façon,
Et le Public en vous respectera le Sage.

Fin du troisième & dernier Acte.



JE me suis apperçu dans les représentations qu'une Scène sur laquelle j'avois beaucoup compté, ne faisoit point d'effet : c'est la dernière Scène du second Acte , où Eraste , qui vient de prêcher la patience à sa Sœur , entre lui-même en fureur , lorsqu'il apprend que son cheval est noyé. J'avoue que je ne compréhends pas pourquoi cette Scène n'a pas pris ; il me semble qu'elle est bien dans la Nature , & que ces quatre Vers :

Le Sage est , nous dit-on , toujours maître de lui ;
En vient-on à l'expérience :
On voit qu'il n'a de patience ,
Que pour souffrir les maux d'autrui.

expriment assez heureusement une vérité dont on n'a que trop d'exemples. Quelle que soit la cause du peu d'effet de cette Scène , dès qu'elle n'en fait point , j'ai tort. Je proposerois donc de la retrancher , & de faire dans la Pièce un changement peu considérable que je vais mettre ici. Je supprime l'incident du cheval & l'Olive , & au lieu de le faire arriver dans l'Acte premier , à la fin de la Scène I. V , je continue ainsi cette Scène :

E R A S T E , se levant.
Çà , venez voir mon Cabinet :
Je suis grand amateur d'Histoire naturelle.

D ij

Cette science vous plait-elle,
Monsieur Blacmore ?

D A M I S.

Oh ! tout-à-fait.

Dans ses productions j'admiré la Nature,
(Il regarde Sophie.)
Et c'est chez vous qu'on trouve, à ce que l'on assure,
Ce que sa main jamais forma de plus parfait.

E R A S T E.

Oui, mon Cabinet est fort rare :
J'ai des Serpens d'une beauté ! . . .

Cette Collection peut paroître bizarre ;
Mais vous savez qu'ils ont leur singularité.

Allons, venez, Monsieur Blacmore ;
Venez, Sophie.

S O P H I E.

Hier, je les ai vus encore.

E R A S T E.

N'importe ; & vous, ma sœur ?

B E L I S E.

Oh ! moi, je m'en défends ;
La Nature, mon frere, est sans doute fort belle ;
Mais je suis la servante à Messieurs vos Serpens.

E R A S T E.

Ma sœur n'a point de goût ; nous nous passerons d'elle,
J'abrége la Scène suivante entre Bélise &
Finette.

Après ces deux Vers de Finette :

On ne peut mieux penser, Madame,
Ni plus sagement se pourvoir.

Elle ajoute :

Mais d'un autre œil Eraste pourra voir
La chose, & je crains qu'il ne blâme...:

B E L I S E.

Il approuvera mon projet.

Il faut qu'il file doux, j'ai surpris son secret.

A C T E I I . S C E N E I I I .

Après ce vers :

Que vous consulterez Lisimon, votre ami.

Ajoutez :

C'est un homme que je respecte ;
Sa sagesse n'est point suspecte :

Elle n'a rien d'outré, ni rien de fanfaron ;
Lisimon n'a le ton ni pédant, ni frivole.

E R A S T E.

Est-ce vous qui parlez, ma sœur ? mais tout de bon ;
J'admire...

B E L I S E.

Après cela, dites que je suis folle.

E R A S T E.

Je l'attends, ce jour même, &c. Le reste comme il est.

SCENE VIII,

'Après ce vers :

Newton ne s'est pas marié... .

'Ajoûtez :

N'entends-je pas une voiture ? ...

C'en est une... J'attends Lisimon aujourd'hui.

Je dois le consulter avant de rien conclure,

Courons le recevoir, & sachons si c'est lui.

Et l'Acte finit II.



F I N.

APPROBATION.

J'AI ID , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, l'Orpheline léguée, Comédie: & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 20 Novembre
1765. MARIN.

*Le Privilège & l'Enregistrement sont réservés
au nouveau Recueil du Théâtre .*

